

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :
 Rhône et départements limitrophes. 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
 Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
 Étranger. le port en sus.
 Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
 Rue Mulet, 8, à l'entresol
 Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus
 Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal
 TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS
 Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : LA DÉCLARATION, *** — BULLETIN POLITIQUE, X. — GLANES DE LA SEMAINE. — LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES ET LE CONSEIL D'ÉTAT, L. Ducuryt. — ÉCOLE DE LA SALLE, Joseph Véry. — FEUILLETON, Gabriel. — L'INCIDENT DU PONT DE L'HOTEL-DIEU, F. C. — UNE MÉNAGERIE, Augustin Rémy. — UNE SÉANCE DE GYMNASTIQUE AU CERCLE DU BON-PASTEUR, Jean Louis. — TOUS POLTRONS, J. de Trambas. — MORT DE M^{re}. DELAPLACE, L. Ducuryt. — TRIBUNE DU TRAVAIL.

La Déclaration

MONSIEUR LE DIRECTEUR,
 Je lis dans votre numéro en date du 2 août un article écrit avec verve, avec un entrain tout juvénile. Il ne déplaira pas, j'espère, à l'auteur qui signe Henry Mareuil, d'accepter mes félicitations quoiqu'anonymes.

La déclaration — encore ! pourquoi pas ? telle est l'entrée en matière. Oui, pourquoi pas ? car la *Déclaration* est un événement en dépit de la superbe avec laquelle certains affectent de la traiter, faisant effort pour l'enterrer toute vivante.

Après un éreintement bien administré à *Figaro*, l'auteur ajoute :

« Il est inutile d'affirmer une fois de plus que *l'Éclair* applaudit à la déclaration ; elle serait à refaire, je la signerais des deux mains, toutefois en faisant cette réserve, qu'on la publierait dans tout autre journal que *l'Univers*.

« Oui, pour moi, les auteurs de la déclaration ont fait une faute, et une faute lourde en chargeant *l'Univers* de la faire connaître. »

C'est là que nous commençons à n'être plus d'accord avec le semillant écrivain.

La *déclaration* est faite au nom des catholiques. Dès lors le choix de l'organe catholique le plus accrédité et le plus répandu était naturellement indiqué — ce n'est donc pas une faute, et surtout une *lourde* faute. C'est un acte de simple bon sens.

l'Univers, dit-on, est aux yeux de plusieurs l'œuvre d'une école catholique. Ce qui veut dire d'une coterie religieuse, disons le mot que l'on n'a peut être pas osé risquer.

l'Univers n'a jamais cessé d'être soumis et en parfait accord avec le saint siège. La chaire de saint Pierre ne serait-elle donc qu'une école religieuse ? Tant pis pour les catholiques qui accepteraient cette indiscutable conclusion. Ce n'est pas à ceux-là que l'on s'adresse.

l'Univers ne représente pas de parti politique... Autre grief. Mais dans le cas *l'Univers* fait sans doute acte politique en proclamant sans réticences les droits du comte de Paris à la succession du roi défunt.

l'Univers ferait vraisemblablement défection aux monarchistes si le programme de l'empire chrétien, rêvé par M. de Cassagnac, était près de se réaliser.

J'ignore jusqu'à quel point *l'Univers* prendrait au sérieux les rêves de M. de Cassagnac, le cas ne s'est pas présenté.

N'oublions pas que *l'Univers* a défendu la constitution de l'empire en 1852. — Oui, et bien d'autres qui ne sont pas les amis de *l'Univers* ; mais n'oublions pas que lorsque le devoir a parlé, l'erreur a été reconnue et que *l'Univers* n'a pas hésité à braver les foudres du tout-puissant empire, qu'il a préféré la suppression brutale au silence qu'on voulait lui imposer.

N'oublions pas, nous royalistes, que s'il a pu se tromper de bonne foi, il s'est montré

depuis l'un des défenseurs les plus militants de la monarchie traditionnelle.

N'oublions pas que M. le comte de Chambord lui a donné, et cela à plusieurs reprises, les témoignages les moins discutables de son estime, le reconnaissant comme l'un des champions les plus solides de la cause monarchique.

Nous n'avons pas le droit, nous royalistes, de rejeter ceux que le roi a reconnu comme étant de ses plus utiles serviteurs.

Beaucoup de catholiques sont encore, non point indifférents, mais incertains en matière politique, ce sont autant de forces perdues. La *déclaration* publiée par les journaux catholiques, même par *l'Univers*, surtout par *l'Univers*, va droit à leur adresse. Elle est par le fait un acte habile dont les partisans les plus ardents de M. le comte de Paris devraient savoir gré aux inspireurs, puisqu'elle peut et doit nécessairement contribuer à rattacher à sa cause un nombre important d'honnêtes gens indécis en politique.

Je finis en rassurant l'auteur de l'article sur la crainte manifestée qu'on trouvât rien d'amer dans la critique formulée — amer — non, mais erroné. Je crois l'avoir démontré.

Veillez agréer, M. le Directeur, l'assurance, etc.

BULLETIN POLITIQUE

M. de Baudry-d'Asson ne se trompait pas, lorsqu'il disait, lundi, au début de la première séance du Congrès, que la comédie commençait. Quel que soit le respect qu'on ait pour la volonté nationale et les institutions plus ou moins provisoires de son pays, comment, en effet, qualifier autrement les scènes parlementaires auxquelles nous assistons depuis cinq jours ? Jamais Chambre ou Assemblée nationale n'avait donné pareil exemple de tumulte, de cris, d'interruptions, et c'est désormais aux séances du Parlement que les dames de la Halle viendront s'initier à toutes les richesses du vocabulaire poissard. Encore s'en est-il fallu de bien peu que des injures on en vint aux coups, et la tribune aurait pu devenir le champ de bataille où se seraient mesurés l'ardent député du Rhône, M. Andrieux, et l'irascible Jules Ferry.

Ce dernier avait certainement compté sur une majorité ministérielle plus forte que celle dont il dispose, et la minorité de droite, et surtout d'extrême gauche qui compte plus de 300 membres, dont quelques uns sont disposés à toutes les violences, ne laisse pas que d'inquiéter singulièrement M. le président du conseil. Aussi remarquait-on ces démarches incessantes et ses allées et venues fréquentes auprès des députés ou sénateurs, dont il croit le zèle attiédi et dont il cherche à s'assurer le vote par des promesses de places ou d'avancements pour des parents et amis. C'est ainsi qu'on annonçait que le sénateur Testelin verrait son beau-frère, M. Merlin, sénateur, nommé premier président de la cour de Douai, et que M. Gerville-Réache, le rapporteur de la commission de la révision obtiendrait en récompense de son dévouement, le sous-secrétariat d'état aux colonies, en remplacement de M. Félix Faure. Le résultat, d'ailleurs, de la comédie, n'est pas douteux, et les 450 fidèles du ministère

voteront sans aucun doute la question préalable toutes les fois que les amendements proposés feront sortir la discussion du cadre de révision tracé par le gouvernement. Les colères et les menaces de l'extrême-gauche glisseront sur l'impassibilité du centre qui exécutera le mot d'ordre sans défaillance comme sans désintéressement. Et nos législateurs se sépareront pour jouir de leurs vacances, contents d'avoir chassé Dieu de nos institutions et d'avoir affirmé l'immortalité de la République, comme si, en s'attaquant à Dieu, ils ne devaient pas attirer sur nous tous les désastres et toutes les hontes, et comme si la République avilie et déconsidérée n'était pas plus que jamais mûre pour le coup de balai dont M. Andrieux menaçait l'autre jour notre Parlement tyrannique et servile à la fois.

Les négociations avec la Chine sont, dit-on, définitivement rompues, et le canon ne devrait pas tarder de gronder contre Foutchéou, toujours menacé par l'escadre de l'amiral Courbet. Cette nouvelle n'a rien qui doive étonner, car les incertitudes et les hésitations de la diplomatie française n'étaient pas de nature à intimider beaucoup les plénipotentiaires chinois, et il eût mieux valu frapper un grand coup dès le début que de se laisser duper par le prétendu traité de Tien-Tsin et de voir s'accomplir ensuite le guet-apens de Lang-Song.

La mort inopinée du roi d'Annam, victime sans doute d'un complot ourdi par les mandarins anti-français, est aussi une complication grave pour notre politique en Orient, que l'expédition de Madagascar, la rupture des négociations avec l'Angleterre et une guerre inévitable avec la Chine contribuaient déjà à rendre assez difficile et pleine de dangers.

Ainsi cette politique coloniale, dont nos républicains vantaient avec tant de fierté les résultats merveilleux, n'aboutit qu'à de cruelles déceptions, à des pertes d'hommes et d'argent, en supposant encore que les conflits à venir ne nous réservent pas de plus douloureuses surprises.

Comédie lamentable et gâchis à l'intérieur ; hostilités commencées au dehors, et complications graves en perspective, voilà le bilan de la semaine.

GLANES DE LA SEMAINE

Œuvre du Denier de Saint-Pierre. — Samedi 2 courant, dans la chapelle de Fourvière, à sept heures et demie du matin, l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre célébrait une de ses principales fêtes, la fête de Saint-Pierre-ès-Liens. M. l'abbé Forest, supérieur des Chartreux, a offert le saint sacrifice de la Messe, et, après l'Évangile, prononcé une courte allocution. Oui ; mais, dans ces quelques paroles qu'il a dites, quel enseignement, quelle profondeur de vues :
 « Le Pape, comme saint Pierre, son prédécesseur, est prisonnier, dépouillé de tous ses biens, et il doit donner cependant comme s'il avait encore la libre disposition de ses ressources matérielles. Les compensations qui lui ont été offertes, peut-il les accepter ? Non ! ce serait reconnaître l'iniquité, la spoliation.
 « Mais ses enfants veulent et doivent lui aider ; car, aussitôt qu'un cri de douleur se fait entendre, il s'émeut, et envoie de l'argent.

Il nous faut alimenter cette source de bienfaits et, en échange, nous recevons des trésors de mansuétude.

« Nous devons donner : Il est notre Père, et, dans une famille, le Père n'a pas à solliciter de ses enfants ; le bonheur de ceux-ci doit être d'adoucir ses amertumes, lui donner tout le bonheur, la jouissance que leur inspire la piété filiale. »

De nombreuses communions, une quête fructueuse ont affirmé ces paroles et montré ce qu'il y a encore de grand et de généreux dans cet esprit chrétien, dans ce sentiment de devoir et de solidarité qui nous lient au successeur de saint Pierre.

Le Congrès. — Les journaux étrangers sont pleins de détails sur les scènes scandaleuses qui se sont passées à Versailles, dans la séance de lundi. Leurs appréciations sont sévères.

« Cette journée, dit le *Times*, a été une triste journée pour la France ; de telles scènes font mépriser le régime parlementaire et amènent à souhaiter un coup d'État. »

Succès électoral. — La journée de dimanche dernier a fourni au parti conservateur l'occasion d'un nouveau succès électoral. M. le comte de Castries, candidat monarchiste au Conseil général de Maine-et-Loire, a été élu par 1,531 voix, tandis que son concurrent républicain, M. Montaubin, ne réunissait que 912 suffrages. Ce résultat est d'autant plus significatif que le candidat de gauche, premier président de la Cour de Rouen, était soutenu avec la plus grande vigueur par l'administration qui n'avait épargné, pour le faire triompher, ni promesses, ni menaces.

Basses Pyrénées. — M. Amestoy, candidat royaliste, a été nommé conseiller général à La Bastide-Clairence, contre M. Lajoublé, candidat républicain.

Un vrai libéral. — M. le maire d'Aix a, malgré l'avis contraire de son conseil municipal, autorisé la procession réclamée par la population catholique de cette ville. Cette procession s'est faite au milieu d'un grand concours de personnes, plus de quatre mille assistants, et n'a rencontré sur tout le parcours que sympathies et recueillement.

Nous nous rappelons que M. le maire de Toulon a refusé énergiquement la même autorisation qui lui avait été demandée.

Les complications avec la Chine. — Tout en suivant avec quelque attention les incidents du Congrès, l'opinion publique se préoccupe de la situation de la France dans l'extrême Orient. Suivant son habitude, le gouvernement s'abstient de donner des renseignements, mais il ne peut empêcher qu'on en reçoive. Or, il paraît bien certain que les négociations sont suspendues et qu'il ne reste plus, pour faire céder la Chine, d'autres ressources qu'une action énergique. Cette action peut-on l'exercer ? Sera-t-il suffisant de faire bombarder un ou deux points de la côte chinoise ? Est-on même en mesure de se maintenir dans ses positions au Tonkin ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre. La *République Française* même était obligée, ces jours-ci, de reconnaître l'incapacité absolue du général Millot. Tout cela n'est pas fait pour nous rassurer.

De l'eau. — Nos édiles ne paraissent pas se douter que les Brotteaux et la Guillotière ne sont plus arrosés. Depuis quatre jours la poussière s'accumule dans les rues, voitures et piétons en soulèvent de blancs tourbillons. N'y a-t-il plus d'eau au Rhône ? Devons-nous pauvres habitants des Brotteaux, mourir suffoqués par la chaleur et la poussière brûlante ?

Nous osons penser que nous avons droit à un meilleur sort. — De l'eau, M. Gaillon, ou nous nous fâcherons tout rouge. De l'eau, Messieurs les conseillers, ou nous ne vous élirons plus.

Au feu ! au feu ! — Un monsieur rentré

de la campagne (ça se passe avenue de Noailles) pense à se rafraîchir un peu. C'est bien permis par ce temps de forte chaleur. Il ouvre vainement son robinet de la compagnie des eaux, il n'en coule pas une goutte. Désespéré il descend vers sa concierge et la trouve faisant la même opération avec le même succès. Ahuri, le palais en feu, il remonte chez lui, ouvre les fenêtres et se met à crier au feu ! au feu ! Un charitable cantonnier accourt avec deux seaux d'eau ; notre homme y plonge la tête. Le cantonnier stupéfait le regarde, et en gémissant s'écrie : Ne les versez pas, au nom de M. Gaillon, c'est toute l'eau qu'il y a aux Brotteaux.

Prière à nos édiles de faire de nouveau, en cas d'incendie, remplir les deux seaux.

Une déception maçonnique. — Nous lisons dans la *Franc-Maçonnerie démasquée* :

On nous écrit de l'Aveyron, au sujet de la mort chrétienne de M. Abric, vénérable de la Loge de Millau, que nous avons racontée :

« C'en est pas la première fois que cette Loge infortunée éprouve de cruels déboires. Il y a quelques mois, un de ses membres mourut à Aguessac, station voisine de Millau. Aussitôt, le V. Abric convoque le ban et l'arrière-ban de ses adeptes, afin de donner le plus de pompe possible à l'enfouissement maçonnique et civil qu'on projetait. Mais, entre temps, le maçon avait reconnu et confessé ses erreurs ; et quand la bande descendit des wagons, elle se heurta contre un convoi catholique !... que faire dans cette conjoncture ? Repartir eut donné le signal des huées. Nos FF. furent réduits à laisser en l'état et en poche leurs bannières et insignes, et se résignèrent même à baiser le Christ, comme de simples fidèles ! « On a beaucoup ri de cette piteuse mésaventure ».

M. Armand Neut. — Un des plus vaillants champions de l'église contre la Franc-Maçonnerie, M. Armand Neut, est mort ces jours derniers. Jusqu'au moment suprême il avait soutenu vaillamment la lutte dans la *Patrie*, de Bruges. Tous les journaux belges lui ont rendu hommage.

La presse catholique belge, disait le *Courrier de Bruxelles*, vient de perdre un de ses vétérans : M. Armand Neut est mort, emporté en quelques jours par une pneumonie, qui avait pris dès le début un caractère alarmant.

Le vaillant défunt avait soixante-douze ans et comptait cinquante-quatre ans de service dans la rude carrière du journalisme.

Il meurt en pleine bataille, comme il convenait à son âme intrépide. Sur son lit de souffrances, il se préoccupait de savoir s'il pourrait concourir par son vote, au triomphe espéré du 8 juillet. Mais il avait vu le 10 juin, et avant de quitter ce monde, rassuré sur les destinées de la catholique Belgique, il avait pu répéter avec confiance, à son heure dernière, le *nunc dimittis* du vieillard Siméon.

Dieu lui a ménagé là haut une plus belle récompense ; nos regrets et nos prières accompagnent ce vigoureux champion du bon combat, notre confrère, notre ami, notre exemple.

La librairie allemande à Paris. — On nous écrit de Wurtzbourg :

« Le commerce des livres allemands est à Paris entièrement aux mains des *franc-maçons*, des juifs et des protestants.

Parmi les sept libraires allemands de Paris, pas un seul n'est catholique. Il en résulte que la mauvaise presse est seule répandue parmi les allemands de Paris, qui ne peuvent pas

jouir des excellents produits de la littérature catholique allemande. Une librairie catholique devrait accepter en dépôt les ouvrages allemands, etc. Il est important d'opposer la bonne presse de tous pays aux propagandes malsaines de la franc-maçonnerie cosmopolite. »

Société de Géographie. — Nous rappelez aux instituteurs et aux institutrices de la ville de Lyon que les concours entre les élèves des écoles primaires auront lieu les 12 et 13 août, conformément à l'avis qui a déjà été inséré.

Les élèves désignés pour y prendre part devront donc se faire inscrire sans délai au secrétariat de la Société, rue de l'Hôpital, 6, de 10 à 2 heures.

Nominations dans le Clergé. — Par décision de son Eminence le Cardinal-Archevêque :

M. Thélisson, vicaire de Sainte-Catherine-sous-Riverie, a été nommé vicaire à Terrenoire.

M. Jasserand, vicaire de Maringes, a été nommé vicaire à Sainte-Catherine-sous-Riverie.

M. Veillas, vicaire de Bully-sur-Loire, a été nommé vicaire à Gumières.

Les Frères des Écoles chrétiennes

ET LE CONSEIL D'ÉTAT

Le Frère Irlide, supérieur général des Frères de la doctrine chrétienne, vient de mourir. Ce religieux, ainsi que son prédécesseur, le Frère Philippe, était un homme éminent. La passion des sectaires, ennemis de ceux qu'ils affectent de nommer les Ignorantins, ne veulent pas savoir quelle valeur morale, intellectuelle, quelle science vraie cache la modeste robe de bure des enfants du Vénérable abbé de La Salle. Ces ennemis du catholicisme ne sont si acharnés dans leur hostilité que parce qu'ils comprennent quelle puissance la foi chrétienne, le sentiment du devoir accompli au nom de Dieu, donnent aux ouvriers du christianisme qui travaillent, pour le progrès de la science, à la propagation de la religion.

C'est donc toujours la haine de Dieu qui engendre le mépris et la persécution dont les congrégations religieuses ne cessent d'être victimes.

**

L'homme, qui était le chef de la Congrégation enseignante la plus populaire et la plus utile, a travaillé, jusqu'à sa dernière heure, au progrès de l'instruction publique et à la gloire de l'admirable Institut qu'il a dirigé avec la supériorité dont la foi vive, unie à une haute intelligence, favorise les hommes d'élite.

Le Supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes était, depuis quelque temps, en instance pour être autorisé à acquérir un immeuble destiné à l'agrandissement du pensionnat établi et dirigé par les Frères à Passy, près de Paris. Ce pensionnat, comme celui de Lyon, situé à la montée Saint-Barthélemy, est destiné à l'instruction spéciale de la jeunesse qui ne suit pas les cours d'enseignement secondaire, mais qui a besoin d'une instruction professionnelle. Ces établissements sont des auxiliaires pour les écoles centrales, d'où sortent tant de jeunes hommes nécessaires aux carrières ouvertes par l'industrie et le haut commerce, et qui souvent deviennent aptes aux

essions libérales, quand l'amour du travail les y portent.

L'Institut des Frères de la doctrine chrétienne étant autorisé par les lois et décrets depuis le commencement du siècle, possède la capacité civile pour acquérir, comme tous les établissements d'utilité publique.

La demande en autorisation d'acquérir, au nom de la Congrégation, ayant été formée et réitérée, le ministre a de nouveau déferé cette demande au Conseil d'État qui, en 1883, avait émis un avis défavorable au décret sollicité par le Frère Irlide.

Un nouvel avis du Conseil d'État vient de refuser de nouveau son approbation au décret d'autorisation.

C'est bien le cas de répéter, ce dont nous avons acquis la triste expérience, lors de l'exécution des décrets contre les congrégations religieuses : Les décisions des tribunaux administratifs rendent plus souvent des services que des arrêts.

L'esprit de persécution ne cesse de se manifester contre ces congrégations, et rien n'est commode pour le gouvernement comme de couvrir l'oppression et l'arbitraire par le prétexte de la légalité. Lorsque des moyens légaux ne sont pas assez positifs pour justifier une décision, l'interprétation administrative vient au secours de la pénurie de véritables motifs juridiques.

L'avis du Conseil d'État est motivé sur une prohibition légale qui ne peut être opposée à une congrégation jouissant de la plénitude de la capacité civile ; mais c'est dans les statuts de la Congrégation que le Conseil d'État a voulu trouver des motifs d'avis défavorable à l'acquisition par cette Congrégation. Ces motifs méritent d'être signalés.

Les Frères font profession de tenir partout des écoles gratuitement. Ils ne peuvent recevoir, pour quelque cause que ce soit, ni présents, ni récompenses des parents ou des élèves.

La gratuité ne peut s'entendre que de la suppression absolue de toute rétribution scolaire.

La Congrégation, en créant et en entretenant des pensionnats, dans lesquels une rétribution scolaire est payée, se place en dehors de ses statuts, et ainsi ne peut invoquer le bénéfice de personnalité civile au profit de ces établissements.

Tel est le résumé des motifs de l'avis défavorable du Conseil d'État. L. DECURTYL.

(A suivre.)

Ecole de la Salle

« Quelle carrière suivra mon fils ? Comment entrera-t-il dans la vie ? » Tel est le redoutable problème que se pose un père à l'heure où son enfant atteint ses dix, douze, treize ans.

Dans ce choix du métier la vie toute entière se trouve engagée : la vie matérielle, parce que ce sera le gagne pain de chaque jour ; la vie morale, la vie de l'âme, parce que certains métiers ne vont rien moins qu'à pervertir l'apprenti d'abord, l'ouvrier ensuite. Que fera donc un père soucieux et intelligent ? Il cherchera pour son fils une profession honnête et lucrative. Mais, comme tous les pères font le même effort,

il s'ensuit que ces offres nombreuses provoquent une concurrence, qui permet au patron de choisir entre les plus habiles. Il exige donc, avec raison, de son futur ouvrier ou employé, des connaissances techniques.

Pour répondre à ce besoin d'instruction industrielle, la Martinière a été fondée et admirablement organisée, grâce au legs du major Martin. Malheureusement, les préoccupations politiques y ont eu leur funeste contre-coup ; le vent de la laïcisation y a soufflé et l'éducation religieuse en a été absolument exclue. Bien plus, les bataillons scolaires obligatoires y prennent, chaque dimanche, l'enfant de sept à onze heures du matin. C'est, en un mot, contrairement à l'école de la Salle, de ne pas oublier Dieu.

Cette situation intolérable préoccupait depuis longtemps des hommes de cœur. Ils résolurent pour y apporter remède, de fonder, coûte que coûte, une Martinière catholique. M. l'abbé Pain fournit aux Frères un vaste local, à l'angle de la rue Neyret et de la rue Masson, et l'école de la Salle y fut établie.

Sous l'intelligente direction du frère Pignémon, trois classes, fort bien aérées, furent organisées dans cette maison. On y trouva aussi place pour un cabinet de physique, essentiellement pratique, un amphithéâtre bien éclairé pour les expériences de chimie.

Le recrutement des élèves devait se faire parmi les plus intelligents enfants des écoles des Frères. Un examen fixait le nombre des candidats jugés dignes de suivre les cours de la nouvelle institution. L'école y trouvait le double avantage d'avoir des élèves et d'une conduite exemplaire et d'une intelligence distinguée.

L'heureux effet de cette fondation ne se fit pas attendre. Elle provoqua dans toutes les écoles des frères une émulation essentiellement favorable aux études, et elle donna confiance aux parents. Ils apprirent avec bonheur, que leurs enfants y recevraient, sans danger pour leur âme, une instruction égale sinon supérieure à celle que donnait la Martinière.

Le cours des études y dure trois ans, au bout desquels l'école, à la suite d'un examen solennel, décerne des diplômes aux élèves méritants.

L'enseignement, par une innovation heureuse, ne devait pas être essentiellement technique et industriel, il faisait place aux études philosophiques et littéraires. À côté d'une organisation, fort bien entendue, de cours de mathématiques, de physique, de chimie, d'ateliers de tissage, d'ajustage, etc., se trouvent un cours d'économie politique et un cours de philosophie professés par M. l'abbé Pain et M. l'abbé Deville.

Nous attendons beaucoup de ce double enseignement, s'il reste dans les étroites limites du bon sens pratique. En philosophie et en économie politique, il faut se défendre, comme du plus grand danger, de tout ce qui est subtilité et théorie sans fondement. Et la raison en est dans le peu de temps consacré à ces études capitales. Mieux vaut donc remplacer, en pareil cas, l'étendue par la profondeur. Il est mille fois plus profitable aux élèves de posséder quelques idées fondamentales que d'avoir en tête un bagage énorme et improductif de discussions creuses et fausses. Mieux vaut, en effet, savoir ce que c'est que le capital que de connaître minutieusement les théories de Montesquieu, de Turgot, de Say, de Bastiat, de Fourier, etc. En un mot, il importe avant tout d'avoir une doctrine ; l'érudition sans principes assurés n'est que du fatras. Mais,

DEUX FAMILLES EN UNE

— NOUVELLE —

PAR GABRIEL

Le soir, bien entendu, on retourna chez les Servin, Amédée se promettait naturellement de passer toute sa soirée auprès de Léonie. Mais ne voilà-t-il pas que cet original de Paul s'imagine de vouloir l'emmener avec lui pour une course très pressée. Ah bien ! je vous demande un peu s'il est venu pour faire des courses avec Paul, qu'elles soient pressées ou non. Il peut bien la faire tout seul sa course. Et remarquez ici comme le bonheur rend égoïste. Voilà ce fantasque d'Amédée, qui se serait mis en quatre hier pour vous rendre un service, et qui change tout à coup de caractère parce qu'il est heureux. Par bonheur, ce n'est là qu'un mouvement passager, et Amédée se lève pour suivre son ami, non toutefois sans regarder par derrière.

— Où allons-nous donc, demande-t-il, dès qu'ils sont dans la rue.

— Je n'en sais rien.

— Comment ! Mais alors c'est pour me faire prendre l'air que tu m'as fait descendre.

— Oh non ! Ecoute-moi seulement un peu. Tu es heureux, Amédée.

— Oh oui, très heureux, très heureux.

— Oui, mais tu ne songes pas que d'autres ne le sont pas, et qu'il s'en trouve tout au contraire de très malheureux, et que je suis un peu du nombre.

— Toi ! Et le prenant par le bras : Oh ! conte-moi cela, mon cher Paul ; si je pouvais faire quelque chose pour toi !

— Tu le peux ; mais, par malheur, tu ne le peux qu'en partie. Cependant fais ce qui dépend de toi. Voici donc la chose : Tu vas te marier, Amédée, avec quelqu'un qui t'aime et que tu aimes ; t'imagines-tu être le seul qui aime en ce monde ?

— Nullement. Est-ce que... par hasard... tu...

— Oui !

— Toi aussi ! Tu veux te marier ! Ah ! mais, c'est donc une épidémie, dit Amédée avec son bon sourire. Et avec qui ?

— Ah ! voilà la question. Voilà le point délicat, et c'est ici que tu peux m'être utile.

— Pour faire un contrat ? Oh ! très volontiers ; car autrement... je ne connais pas de jeune fille.

— Tu n'en connais pas ?

— Intimement ? non.

— Voyons, cherche bien...

— Mais, je t'assure qu'à part Marie...

— Et pourquoi mettre Marie à part ?

— Pourquoi ? mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne. C'est Marie que je veux demander ; et je te prie de lui faire toi-même ma demande.

— Oh ! mon cher Paul, dit Amédée, en lui serrant le bras, est-il possible ? Mais songe donc que nous sommes sans fortune, que je suis déjà tout surpris d'être admis dans votre famille. Au moins, je suis un homme, moi ! Je puis me créer une bonne position. Marie est une pauvre jeune fille.

— Maintenant, reprit Paul, sans faire plus d'attention aux objections d'Amédée que si elles s'adressaient à quelque personnage fantastique et inconnu, le but de notre promenade est atteint ; nous pouvons rentrer. Tu dois savoir, par expérience, qu'on n'aime pas beaucoup attendre dans ces sortes de questions. Je compte donc sur ta promptitude.

— Mais...

— C'est bon. Je compte sur toi.

Quand ils furent remontés Paul, au grand étonnement de tout le monde, voulut parler seul à ses parents, puis Amédée à sa sœur.

Marie était du nombre de ces natures sérieuses qui une fois attachées à quelqu'un sont incapables de changer d'affection. Elle avait d'abord aimé Paul sans trop s'en apercevoir ; mais, son amour ayant grandi chaque jour, elle s'était dit qu'elle épouserait Paul si celui-ci demandait sa main, et, en tout cas, qu'elle n'épouserait jamais un autre homme.

De retour au salon, toute émue, toute rouge, pour éprouver Paul, elle objecta sa pauvreté, comme

Amédée l'avait déjà fait. Mais la nature du jeune homme était trop généreuse, trop élevée pour faire cas d'un pareil argument. Néanmoins elle voulut que Paul réfléchît huit jours encore. Mais on la plaisanta tant et si bien sur ces huit jours de réflexion, cette répétition des fameux huit jours de M^{me} Servin, et M. Servin recommanda avec un si bon rire à Paul d'aller prendre des renseignements sur Marie, comme s'il n'aurait pas su que d'hier que la jeune fille toute embarrassée finit par accorder son oui définitif.

On se revit le lendemain, puis le surlendemain, puis le lendemain du surlendemain, et ainsi de suite, sans que jamais personne y trouvât à redire ! à moins que l'on ne prit au sérieux les « déjà ! comment c'est encore vous ! » de cette coquette de Léonie.

Il fut naturellement décidé que les deux mariages se feraient le même jour, et les deux voyages de noces ensemble. Et, chose peu ordinaire, tout se fit comme on l'avait décidé.

Mais à quoi bon raconter ce délicieux voyage. Le complet bonheur peut-il se peindre ? Hélas ! on le sent si peu et si rarement qu'il échappe à la plume de l'écrivain. Laissons donc nos heureux jeunes gens s'enfuir vers l'Italie, et retrouvons-les, si vous voulez bien, à un an de distance, c'est-à-dire aujourd'hui même, où j'écris ces lignes, 15 mars 1884.

(La suite au prochain numéro.)

La Mort de M^r Delaplace

VICAIRE APOSTOLIQUE DE PÉKING

Il y a quelques mois, nous avons publié dans l'*Eclair* un document intéressant concernant les missions de la Chine; c'était un tableau, en forme d'inventaire, des œuvres et établissements fondés, notamment à Péking, par l'évêque vicaire apostolique Mgr Delaplace. Grâce à l'énergique activité de ce prélat, résidant depuis longtemps à Péking, et à sa puissante initiative, il a pu travailler avec un merveilleux succès à la propagation de la foi et à l'autorité de la religion chrétienne dans la capitale de la Chine. Il l'a fait avec plus de liberté qu'il n'en est laissé au clergé de France.

Ce grand missionnaire est mort au mois de mai 1884.

A cette époque, une dépêche venant de Chine et annonçant cet événement fut publiée par les journaux.

Mgr Delaplace était un évêque éminent par la foi, par sa haute intelligence, comme initiateur, administrateur et savant. Il possédait la science des langues. Nous nous souvenons d'avoir appris de lui qu'il connaissait non seulement la langue chinoise, mais aussi les dialectes divers de l'extrême Orient.

Lors d'un voyage à Lyon, il y a quelques années, Mgr Delaplace avouait qu'il pouvait reconnaître, à leur langage varié, l'origine des diverses populations de la Chine, même les plus éloignées de Péking.

Cet évêque s'étant rendu à Rome; en se présentant au Souverain-Pontife, il lui demanda en quelle langue Sa Sainteté désirait qu'il l'entretint.

— Parlez le français, lui répondit gracieusement le Saint Père.

Mgr Delaplace était sympathique de sa personne, par sa physionomie ouverte et expressive, par son caractère aimable, par l'entrain et le charme de sa conversation, par ses manières distinguées et gracieuses.

Les relations les plus expressées n'avaient jamais été interrompues entre lui et les hauts personnages du Céleste-Empire. Il avait su, en Chine, inspirer des sentiments qui lui avaient valu une grande influence.

Comme les détails concernant la mort de ce saint évêque ne sont pas connus du public, ceux que nous possédons intéresseront surtout les catholiques de France.

Une lettre reçue récemment par la famille d'une Sœur de Saint-Vincent-de-Paul, en rési-

dence à Péking, nous est communiquée. Cette lettre contient des détails précieux, utiles à connaître pour les amis, même pour les ennemis.

Pour ceux qui conservent une haine stupide contre les hommes et les choses du monde chrétien, ces détails, s'ils veulent en prendre connaissance, leur prouveront que les populations même idolâtres, et leurs gouvernements eux-mêmes, quand la passion de la barbarie et du fanatisme ne les aveugle pas, savent rendre hommage à la religion chrétienne, au culte catholique, à ses ministres; ces peuples apprennent chaque jour que les prêtres de Jésus-Christ, loin de la mère patrie, sont des apôtres de paix, de charité, de dévouement pour les amis comme pour les ennemis du vrai Dieu.

Les détails que nous publions peuvent aussi apprendre aux sectaires qui ont horreur des manifestations religieuses, tels que les processions, les pèlerinages, les funérailles catholiques, que les populations qu'ils traitent de barbares, à trois mille lieues de la France, respectent ces manifestations publiques, qui prouvent les progrès de la propagation de la foi et l'influence religieuse.

Ces ennemis de la France chrétienne apprendront aussi que les représentants de la foi française à l'extrémité du monde, de l'avis des hommes indépendants et sincères de tous les partis, servent plus pour conserver l'antique influence française que les représentants de la République: ambassadeurs plénipotentiaires, gouverneurs, délégués pour un protectorat gouvernemental.

Ce n'est point l'autorité politique qui rehausse le caractère et l'ascendant des évêques et des prêtres, dans les missions lointaines.

La vie de chaque jour de ces vaillants soldats du Christ, leur infatigable dévouement jusqu'au martyre, pour la gloire et la connaissance du vrai Dieu, pour le progrès de la civilisation, les grandit et les fait vénérer par les peuples les moins civilisés. L. DUCURTYL.

Voici la lettre reçue de Péking:

Péking, 28 mai, 1884

MES BIEN CHERS PARENTS,

Un coup terrible qui vient de nous frapper me fait un devoir de vous écrire. Oui, mes bons parents, le 24 mai fête de Notre Dame auxiliaire notre vénéré vicaire apostolique, Mgr Delaplace quittait cette terre d'exil pour aller jouir de la récompense de ses généreux combats.

Vous dire, ce qu'est cette perte pour l'Eglise, pour la Chine, pour la famille de Saint-Vincent, est impossible. Tous les cœurs en sont brisés.

Mais vous comprendrez, sans peine, ce que de plus elle est pour moi! Vous avez vu ce bon père, vous l'avez apprécié, vous comprendrez notre douleur.

Treize jours de maladie ont suffi pour achever de briser cette précieuse vie. La fièvre typhoïde frappant ce vaillant ouvrier apostolique, dont la vie s'est usée pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, nous a enlevé ce vénérable évêque. Jusqu'à la fin il a travaillé; déjà miné par la fièvre qui nous l'a enlevé, il allait encore remplacer un confrère absent, il s'occupait plus que jamais de ses laborieuses fonctions.

Le jour du patronage de saint Joseph, il bénissait la nouvelle église élevée par ses soins à la gloire de ce grand saint, avec une joie inexprimable. Le mardi 12 mai, Monseigneur venait à la maison nous donner les dernières marques de son dévouement; de retour à sa résidence, il était vaincu par le mal dont médecins français et chinois ne purent se rendre maîtres; l'un de ces derniers disait: « il y a peu d'espoir, car le sang de son cœur est usé » énergique expression. Quelle belle fin pour un missionnaire!

Les prières non plus, qui se sont élevées vers le ciel pour ce vénéré père n'ont rien pu pour retenir cette âme chargée de mérites.

Enfin, le samedi 24 mai Monseigneur expirait, après avoir conservé jusqu'à la fin sa tête et son cœur, pour donner aux missionnaires qui l'entouraient des soins de la plus affectueuse tendresse, et aussi les plus beaux exemples jusqu'à son dernier soupir.

Dès le soir, la dépouille mortelle de ce vénéré vicaire apostolique était exposée dans une grande salle de la résidence. Des arbres verts, des fleurs symboles de ses vertus et des lumières entouraient ce lit de repos du vaillant soldat de Jésus-Christ. Revêtu de ses ornements pontificaux simples et pauvres comme pendant sa vie, notre cher père était là et semblait dire: je me repose maintenant. Ses traits n'avaient rien de la contraction de la mort; ses yeux fermés naturellement, le front calme, le sourire même semblait animer ce visage vénérable qu'on ne pouvait se lasser de contempler.

Pendant deux jours les missionnaires, les séminaristes, les filles de la charité, nos nombreux enfants, une foule de chrétiens accourus à la nouvelle du coup terrible qui venait de leur enlever leur père entourèrent ce lit mortuaire. Les larmes coulaient en abondance; une foule de petits enfants pauvres surtout semblaient former la garde d'honneur de leur bon père et l'envisageaient sans la moindre frayeur. Ce n'était pas le lit funèbre d'un grand de la terre mais d'un humble fils de Saint-Vincent.

Que dire des honneurs qui entourèrent le convoi funèbre de Monseigneur? Les représentants de toutes les nations; en tête celui de la France, véritables amis de ce digne vicaire apostolique assistèrent à la messe solennelle. Les autorités chinoises se firent un devoir d'y assister aussi. Après le service, le convoi se déroula dans les rues de cette capitale païenne pour laquelle Monseigneur a tant travaillé. La croix brillait en tête de cette file de prêtres, de séminaristes, d'enfants, de catéchistes, de sœurs, de filles de la Charité; et pour la première fois depuis 1870,

elle traversait ostensiblement les rues de Péking sans exciter une parole déplacée.

Des centaines de voitures où étaient les femmes chrétiennes suivaient le convoi, et cela jusqu'au cimetière des missionnaires situé à près d'une heure et demie de la résidence.

L'amiral alors à Péking, les officiers de marine, la légation de France accompagnèrent le vénéré défunt jusqu'à sa dernière demeure. Là, nous dûmes le quitter; mais l'assurance de son bonheur est le seul adoucissement à cette profonde douleur.

Je ne recommande pas ce cher évêque à vos prières; je sais que la reconnaissance lui donnera une large part dans les messes et les prières que vous ferez certainement offrir à son intention. Priez aussi, mes bons parents, pour ceux qu'il laisse sur cette terre lointaine de Chine, à la garde de notre divin maître le pasteur fidèle qui ne manque jamais.

Je n'ai que le temps de vous offrir à tous mes sentiments de filiale tendresse.

Sœur Louise
fille de la Charité

Tribune du Travail

PLACEMENTS GRATUITS

Bureau: rue Désirée, 6, au 2^e

Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure.
Pour Femmes, de 2 h. à 4 h. jeudi excepté.

ON DEMANDE

- Des jeunes filles de 14 à 16 ans, pour apprenties enjoliveuses 306
- Des jeunes gens de 13 à 15 ans, pour apprentis bijoutiers. 258.
- Un bon ouvrier imprimeur, capable de conduire une presse mécanique et ayant d'excellentes références. 263.
- Un apprenti de 13 à 15 ans, pour la réparation des meubles. 262.

DEMANDE DE PLACES

- Un jeune homme, 24 ans, exempt de tout service militaire, au courant du commerce, parlant et écrivant correctement l'allemand, demande emploi dans maison de commerce, fabrique ou bureau, Bonnes références. 688.
- Un jeune homme, 25 ans, sergent-major libéré, bonne instruction et belle plume, ayant fait quatre ans de fabrique, demande une place dans maison de soierie ou bureau références de premier ordre. 481.
- Des employés, des hommes de peine, des domestiques mariés ou célibataires demandent des emplois.

Le Propriétaire-Gérant: B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, DITRAIRÉ, RUE GENTIL, 4.

LAINES ET COTONS

A Tricoter et au Crochet

A. ROYANÉ

1, Rue de la Préfecture, à LYON

LAINES	COTONS
Pour œuvres de charité... 4 fr.	Pour couverture..... 1/50
Gris mélangé, cachou, etc. 5	N° 20, blanc écu..... 1/75
Mérinos et Saxe écru... 5	N° 25 — — — — — 2
— couleurs... 6	N° 30 — — — — — 2 50
Cachemire blanc et noir... 6	N° 50 — — — — — 3
Anglaise irrétrécissable... 6	N° 100 — jumel... 4
— couleur... 7	Gris mélangé, cachou, etc. 3
Persan blanc, noir, couleur. 5	Chiné et perlé..... 3 50
Mohair — — — — — 7	Nuances modes..... 4

Pèlerines et Fichus en Mohair, Persan et Saxe
DENTELLES ET RIDEAUX EN SOLDE

CARROSSERIE

1^{re} MAISON DE CONFIANCE
A LYON

P. CHARREL

Ancienne maison ROBERJOT

Place St-Pothin, 10 et 12

Vastes et splendides magasins, où l'on trouve Breacks, Landaus, Spider anglais, Charettes anglaises, Mylords.

Récompenses obtenues à toutes les grandes Expositions.

LA MAISON DE FRANCE

Par Amédée de GÉZENA.

Prix. 30 centimes.

Etude composée en vue de réunir sous une forme brève et concise, les renseignements indispensables à quiconque veut être fixé sur la Maison de France, son origine, sa filiation et son rôle dans l'histoire de notre pays.

En vente dans nos bureaux au prix de 30 centimes l'exemplaire et réduction de prix sur 10 exemplaires.

Les Chants Royalistes

La III^e série du RECUEIL DE CHANTS ROYALISTES, paroles et musique, vient de paraître. Nous y retrouvons un grand nombre de chansons célèbres.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les II^e et III^e séries, édition de luxe, à 1 fr. 40 c. l'exemplaire; les I^{re}, II^e et III^e séries, édition populaire, à 90 c. l'exemplaire.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION

Par Louis D'ESTAMPES et CLAUDIO JANNET

Un beau volume de 500 pages précédé de l'Encyclique de S. S. au
Prix de 3 fr. 50.

On peut s'adresser dans nos bureaux pour avoir l'ouvrage.

LE MUSÉE DES FAMILLES

PUBLICATION BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

UN AN (à partir du 1^{er} janvier)

PARIS, 44 fr.; DÉPARTEMENTS, 46 fr.; UNION POSTALE, 48 fr.

MUSÉE DES FAMILLES ET MODES VRAIES RÉUNIES

PARIS, 20 fr.; DÉPARTEMENTS, 22 fr.; UNION POSTALE, 24 fr. 50 c.

PARIS, librairie DELAGRAVE, rue Soufflot, 15.

SENTIMENT RELIGIEUX

DANS L'ÉDUCATION

Brochure in-12

Cet ouvrage qui se vend au profit des ÉCOLES CATHOLIQUES de notre ville, se trouve dans nos bureaux.

Prix: UN franc

LE MONITEUR DE LA MODE

peut être considéré comme le plus intéressant et le plus utile des journaux de modes. Il représente pour toute mère de famille une véritable économie.

Edition simple, un an 14 fr., six mois 7 fr. 50, trois mois 4 fr. édition 1^{re}, un an 26 fr., six mois 15 fr., trois mois 8 fr.

Le *Moniteur de la Mode* paraît tous les samedis, chez Ad. GOUBAUD et fils, éditeurs, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée: 10 Centimes

Paraissant tous les Dimanches

PHILODERME INDIEN

Une lotion matin et soir guérit en un mois

FEUX DU VISAGE

BOUTONS, ACNÉ

Lyon, MAZADE et DALOZ, et dans les principales pharmacies.

POUDRE MAZADE & DALOZ

14, RUE D'ALGERIE, LYON

La seule infailible pour détruire les

CAFARDS

S'emploie avec des pommes de terre cuites, du sucre et de l'eau.

Vente chez MM. les Pharm. Droguistes et Epiciers.

GRAINS DE BAREZIA

POUR DÉTRUIRE LES

RATS

LYON, 14, rue d'Algerie

Vente: Pharm., Drog. et Epic. Exiger un rat sur la boîte.

Le Choléra en France

EN 1884

Remèdes préventifs naturels et surnaturels

PAR CH. DE BEAULIEU

Brochure in-48 raisin de 36 p., 25 cent. LE CENT NET 30 FRANCS

Cette petite brochure contient toutes les prescriptions hygiéniques recommandées par les Sociétés médicales et une feuille de recettes particulières que l'auteur a recueillies dans les livres de médecine et dans les journaux ou qu'il lui ont été directement communiqués par diverses personnes et des missionnaires. Voilà ce qu'il appelle les remèdes naturels. Tout le monde peut les employer soi-même.

Les remèdes surnaturels sont des prières spéciales et des invocations aux saints que Dieu a doués d'une vertu particulière contre les maladies épidémiques. On trouve dans ladite brochure ces prières et les noms de tous ces Saints et Saintes, avec les invocations que la piété et la foi doivent leur adresser.

Nous félicitons sincèrement l'auteur d'avoir fait ce petit écrit sous cette double pensée. Il s'est rappelé sans doute cette parole du célèbre médecin Ambroise Paré: « Je le soignai, disait-il d'un malade en son vieux langage, Dieu le guérit. » De fait, que sont les médecins et les médecines, si Dieu n'y met la main!